

Un mot... Vaut-il mille images ?

Éliane Orléans-Gerstein

Volume 30, numéro 1, mars 1985

Interprétation de conférence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/002883ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/002883ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Orléans-Gerstein, É. (1985). Un mot... Vaut-il mille images ? *Meta*, 30(1), 5–6.
<https://doi.org/10.7202/002883ar>

UN MOT... VAUT-IL MILLE IMAGES ?

ÉLIANE ORLÉANS-GERSTEIN

À la suite de Danica Seleskovitch qui fut mon maître et reste mon modèle, j'enseigne souvent à propos de la vie et de l'expérience des interprètes qu'elles sont un merveilleux apprentissage, grâce à la possibilité offerte d'entendre, d'écouter attentivement, voire d'assimiler puisqu'on les intègre en les traduisant les leçons de toutes disciplines, distillées par les tout meilleurs professeurs, les experts les plus pointus dans leur spécialité.

Que dire alors de la dure et merveilleuse tâche qu'il m'est incombé d'accomplir : solliciter et recueillir des articles communiqués par la meilleure possible des facultés et qui représentent pour moi, et c'est mon espoir, pour nos lecteurs, un précieux enseignement sur la théorie et la pratique de notre toujours fascinant métier ?

Dans la mesure où la théorie de l'enseignement de l'interprétation avait été excellemment traitée, ici même au Canada il y a peu, et fréquemment abordée et détaillée en ces pages, c'est le seul aspect que j'ai laissé intentionnellement négliger dans la perspective temporo spatiale large du vécu et de la pensée des interprètes à travers le monde. Les rubriques suggérées voulaient couvrir la théorie de l'interprétation, en tant que produit ou démarche, l'histoire sous forme d'aperçu diachronique ou de profils d'interprète de différentes générations, l'efficacité de la communication, au niveau du processus cognitif comme du discours, le bilinguisme et les dangers de l'alinguisme, l'avenir de l'interprétation, tant des points de vue de la technologie nouvelle que de l'évolution des marchés régionaux et que des nouvelles approches pédagogiques et enfin la physiologie, soit la dimension aurale/orale dans l'interprétation. Deux de ces catégories étant restées dénudées, en tout cas dénuées de contribution pour ce numéro spécial, l'appel reste lancé pour de passionnantes études dont nous espérons recevoir les échos.

On verra que de bienvenus non interprètes (oh blasphème ? ou utile tradition, bien plutôt) ont bien voulu nous faire part de leurs judicieuses réflexions sur nous. C'est ainsi que je laisse d'abord la parole à un son (profane ?) de Montréal, par le professeur Walter Moser, de littérature comparée, pour faire le lien d'Octavio Paz à Schleiermacher avec toute la profession traduisante, pour terminer sur une perspective contestataire du professeur Jensen, de Copenhague, après avoir successivement touché des questions de définition, d'histoire, de déontologie, de sémantique, de technique, d'évaluation et d'herméneutique, des écoles de Paris, Genève, Londres et Vienne, etc.

Si je veux bien sûr remercier tous les auteurs, qu'il faudra absoudre du défaut de brièveté excessive, que je leur avais imposé pour accueillir le plus grand nombre de points de vue, je désire surtout témoigner à mes intelligentes amies et néanmoins collègues Linda Anderson, Iha Marica et Taous Selhi de ma reconnaissance pour leur aide à la réalisation de ce projet.

Il est bon que ce soit au pays dont la langue officielle est la traduction, selon le mot de Derrida, qu'ait été tentée cette autre triangulation du théoricien, du praticien et de l'utilisateur de l'interprétation.

Il me vient à l'esprit que si l'accord est l'antichambre de la musique, la traduction écrite serait le seuil de l'interprétation. Afin d'éviter de redire le déjà dit et de retrousser tous les dictons, trêve de paroles, place au message !